

CHAUDUN

LA MONTAGNE

BLESSÉE

— RÉCIT —

LUC BRONNER



SEUIL

CHAUDUN,
LA MONTAGNE
BLESSÉE

Du même auteur

Les Métiers de l'enseignement

Rebondir, 2001

La Loi du ghetto

Enquête sur les banlieues françaises

Calmann-Lévy, 2010

prix du Livre d'économie et de sciences sociales 2011

LUC BRONNER

CHAUDUN,
LA MONTAGNE
BLESSÉE

récit

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143957-1

© Éditions du Seuil, octobre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes parents, Anne et Claude

Prologue

Un monde qui vacille

Ce sont les restes d'un village. Vous montez un col, traversez une forêt, longez une rivière. L'hiver, il faut tracer son chemin dans la neige, légère, car souvent à l'ombre, là où le soleil ne reste que brièvement et frioleusement. L'été, un chemin de terre et de pierres, sous les mélèzes, un air sec et chaud. Au fond de la vallée, au milieu de nulle part, hors du monde, dans un des plus beaux paysages des Alpes françaises, les ruines de ce hameau me hantent. Les murs sont tous tombés, il ne reste que des amas de pierres, une poignée de voûtes à demi enfouies sous la terre, et des trous dans le sol, couverts par la végétation ou la neige, selon les saisons. Ce sont les restes des caves creusées des siècles auparavant, laissant le sentiment étrange d'un bombardement qui aurait ravagé ces lieux perdus. Enfant, j'ai joué à cache-cache dans ces bois, j'ai marché dans les ombres de ces vestiges et j'ai parcouru ces monts et ces vallons, parmi les plus sauvages d'Europe de l'Ouest. Le loup est revenu depuis longtemps et une meute a fait sa litière dans les bois, plus haut dans la forêt, croquant tous ceux

qui courent moins vite. Les bêtes sauvages y pullulent et s'y engraissent, l'été au moins. Mais l'homme, si petit à l'échelle du temps, de la roche et des éléments, a disparu.

À la fin du XIX^e siècle, les habitants du petit village de Chaudun ont choisi l'exil vers l'Amérique ou vers les montagnes voisines avec le courage de ceux qui deviennent des déracinés volontaires. J'ai voulu soulever les pierres, faire le récit d'un huis clos, d'un monde qui vacille, puis qui s'effondre sur lui-même, emportant tout, comme un torrent en crue, et les torrents peuvent être mortels, vous l'apprendrez vite. L'histoire d'un désastre écologique et humain, d'un suicide collectif et d'une étonnante résurrection. Un miroir tendu sur ces instants où l'on comprend, plus tard, souvent trop tard, que les siècles et les sociétés ont basculé, et que l'homme, ce passager temporaire de la planète Terre, s'est perdu face à la nature.

Il est arrivé, il arrive, il arrivera que les hommes et les femmes doivent fuir les catastrophes écologiques qu'ils ont eux-mêmes engendrées. J'ai voulu comprendre comment les êtres humains en viennent à assassiner leur environnement. Et comment ils peuvent réparer leurs fautes. Ce livre est le résultat d'une longue enquête personnelle – parce que tous les faits que je vais décrire sont réels, dans chacun de leurs détails, puisés dans ce que la mémoire nous a laissé en héritage. Parfois aussi arrachés aux silences de l'histoire avec lesquels il faudra ruser pour retisser patiemment les fils de cette montagne blessée.

Nos morts en disent beaucoup sur les vivants.

I

Notre enfant chérie

J'ai commencé par le cimetière au milieu des folles herbes de la montagne d'été. L'église et le presbytère ont disparu, détruits, effacés. La place des morts est demeurée, délimitée par un muret que les hommes ont construit longtemps après, par respect des défunts, peut-être parce qu'ils regrettaient leurs actes. Le cimetière. C'est là, mieux qu'ailleurs, que se comprennent les sociétés. Leurs fractures. Leurs plaies. Leurs secrets. À Chaudun, dans le carré où ont été enterrées et mélangées avec la terre des générations d'hommes et de femmes, les ronces ont conquis l'espace, il ne reste plus qu'une pierre tombale, ultime trace de vie et de mort, avec ces mots gravés que l'on distingue encore en écartant les plantes sauvages : « Félicie Marin, morte le 30 avril 1877, à l'âge de 17 ans. » Dix-sept ans. Félicie Marin, j'ignore quels étaient ses espoirs, ses peurs. J'ignore à quoi ressemblait son visage, si elle avait gardé ses cheveux longs, si elle les dissimulait sous un foulard, si l'hiver et le soleil des champs avaient déjà brûlé sa peau, si ses mains avaient déjà pris la corne des montagnards, si elle avait pu être

heureuse, à quoi ressemblaient son sourire, son rire, sa voix. De quoi étaient faits ses rêves ? Et ses cauchemars ? Dansait-elle ? Chantait-elle ? A-t-elle eu le temps d'être « une demoiselle aux petits airs charmants », comme l'écrivait Rimbaud, presque au même moment, dans une autre France, si différente ?

Félicie est décédée au printemps, à une période de l'année où les douceurs du jour commencent à l'emporter franchement sur les fraîcheurs de la nuit. Son cœur s'est arrêté de battre à 1 heure de l'après-midi. Un accident ? Une chute ? Une infection ? La maladie ? Le froid attaque les organismes, affaiblis par les carences alimentaires. On se nourrit mal là-haut. Pas de fruits, ou pas assez. Très peu de viande. Du pain, dur comme du bois, que l'on mange trempé dans l'eau ou le lait. Du cochon, tué une fois l'an, deux fois pour les familles les plus riches. Des patates, beaucoup de patates. Il n'y a pas de médecin – le plus proche est à Saint-Bonnet à trois bonnes heures de marche à l'aller, quatre au retour, parce qu'il faut remonter la pente. Les remèdes se transmettent par le bouche-à-oreille, par les mères à leurs filles, sauf lorsque celles-ci n'ont pas le temps de vivre.

Quelle fut l'agonie de Félicie ? Seule, dans un lit en mélèze brut, assombri par le temps qui brunit les bois, près du poêle en fonte, dans la fumée, avec une paille remplies de feuilles de fayard ramassées à l'automne et séchées sur le plancher du grenier avant d'en remplir des grands sacs. Ses gémissements. Sa peur. Ses douleurs. Le verre d'eau qu'on lui donne pour avoir

quelque chose à accomplir, ces gestes qui servent à masquer l'impuissance. L'affaiblissement. Le diagnostic du « coup de froid », celui que l'on formule lorsqu'on ne sait pas. La guérisseuse du village qui vient apporter des plantes. De la mélisse pour dormir. Des fleurs de génépi en infusion pour les douleurs. De l'hysope contre la fièvre. De l'alcool dilué lorsque le corps suinte trop sa maladie et qu'il faut le nettoyer.

Dans la maison, ils vivent à six. Je les ai retrouvés, un par un, dans l'état civil de la commune. Le père, Jean-Antoine, la mère, Marianne, tous les deux âgés de 53 ans, leur fille, Félicie, son demi-frère, Auguste, 30 ans, né du précédent mariage de Marianne, trois décennies auparavant avec un Chaix, et sa femme, Joséphine, âgée de 21 ans, qui vient d'accoucher d'un petit garçon, quelques jours plus tôt. Les Marin ne sont ni pauvres ni riches à l'échelle de Chaudun, cultivateurs dans la moyenne du village, propriétaires de leur bâtisse et de quelques parcelles. Le père qui se tait, la mère qui pleure, ou l'inverse. Et le curé – un abbé de 28 ans, un dénommé Jean Martin, venu habiter dans le village avec sa petite sœur – qui glisse les dernières paroles avant la mort. Que sait-on dire, lorsqu'on est un religieux à peine sorti du séminaire, de la mort d'une jeune femme ?

L'abbé a prononcé une prière, c'est le minimum. Du latin auquel personne ne comprenait rien ? Quels gestes a-t-il échangés avec le père qui voit partir son unique enfant vivant, les trois précédents emportés en bas âge ? Une poignée de main ? Une accolade ? Peu probable. Il

y a trop de différence d'âge entre eux, l'homme de Dieu est un gamin, il pourrait être son fils. Dans ces instants, le curé doit être du côté des certitudes et des mots qui ne laissent pas de doute. Au séminaire, comme tous ses camarades, il a appris et compris que la mort ferait partie de sa vie professionnelle et religieuse, qu'il devrait parler aux mourants et aux survivants, qu'il enterrerait des paroissiens et des paroissiennes par dizaines, par centaines, tout au long de sa vie terrestre.

« Félicie, désormais la force de Dieu agit dans votre faiblesse. Remercions le Seigneur : recueillons-nous et prions en silence. »

Et chacun de remercier le Seigneur.

Dans la pièce du rez-de-chaussée, efficaces, précises, les voisines sont venues préparer le corps, le laver, enfiler les habits de fête. Le travail des vieilles, celles qui ont tout vu, tout vécu, tout subi. Les hémorragies des mères qui se vident après les accouchements et qu'on voyait d'abord se débattre avec la douleur, puis sombrer, les yeux mi-clos, emportées par la fatigue et le découragement. Les pères ne voyaient rien, on venait leur dire, après des heures, parfois un jour ou deux, rarement plus, que c'était fini, qu'il leur faudrait continuer seuls à nourrir les enfants et la grand-mère ou le grand-père, bouches inutiles qui s'accrochaient à la vie. Cela les incitait à trouver très vite une autre épouse, systématiquement plus jeune, pour faire d'autres enfants, avec les mêmes risques. Les femmes, elles, on venait les prévenir lorsque leurs maris, leurs frères ou leurs fils avaient été blessés pendant la chasse, pendant la

coupe, sur un sentier, dans une rivière – la montagne offre tant de lieux pour mourir. Une hache qui dérape et fait couler le sang. Un arbre qui ne tombe pas là où il le devrait et fracasse l'imprudent. Un malheureux qui chute, déséquilibré, d'une vire et qui finit déchiqueté sur les roches éternelles. On les ramenait alors en les portant sur le dos ou en improvisant des brancards avec des bouts de bois qu'il fallait tirer sur les sentiers ou à travers les pierriers.

L'annonce de la mort de Félicie Marin avait dû circuler en un rien de temps comme chaque fois qu'il y avait un décès parmi la quarantaine de familles. Un regard, un mouvement du menton, et trois mots. Une économie de phrases, tout le monde comprenait : « La petite Marin... » En face, on bougeait légèrement les lèvres, une moue, ou on hochait la tête, gestes de montagnards élevés pour savoir dissimuler et enfouir leurs sentiments dans les profondeurs. La terre était détrempée. Une boue sépia s'écoulait avec les restes de neige qui fondait en cette fin avril – il en était beaucoup tombé cette année-là, les relevés météorologiques l'attestent. Suant, crachant, les hommes creuseraient un trou de plus de 1 mètre de profondeur dans le nouveau cimetière, celui qui avait été aménagé quelques années plus tôt pour avoir plus de place et pour permettre l'agrandissement de l'église décidé par un curé dont je vous raconterai l'histoire.

Il fallait bien remercier le Seigneur.

Félicie était morte au printemps, pas en plein hiver, lorsque la neige et le gel interdisaient de creuser la terre, trop dure, obligeant à envelopper le corps dans un tissu et à le laisser au grenier, sous le toit de chaume, de longues semaines en attendant le dégel. Ses parents ont payé une stèle, achetée à Gap, à 10 kilomètres à vol d'oiseau, beaucoup plus à pied de paysans, remontée à dos de mulet. Une pierre de qualité. Au graveur ils ont demandé d'écrire des mots d'amour sur la pierre froide : « Notre enfant chérie ». Ils ont eu le choix de l'implantation, je suppose qu'ils ont fait le tour du cimetière, regardé les espaces vacants, observé le soleil, les jeux d'ombre, et ils ont finalement choisi de faire creuser sa tombe à l'extrémité basse de l'enclos, en léger surplomb de la rivière et du village, là où cent quarante ans plus tard, elle est, devant moi, témoin du passage des hommes et des femmes sur cette terre.

Quelques heures après le décès de Félicie, Ambroise-Auguste Chaix, son « frère maternel », avait traversé le village, « traverser », c'est un grand mot, à peine une trentaine de maisons groupées, tassées les unes contre les autres, murs de pierre et toits de chaume, tournées vers l'occident, vers la lumière de la fin d'après-midi, celle qui peut réchauffer les pierres le jour et rendre les nuits moins froides. Le voisin, Jacques-Michel, venu témoigner de la mort, est aussi un Chaix. Ils ont retrouvé le maire – il s'appelle Chaix là encore – pour signer le registre d'état civil. Dans les archives, je lis l'acte de décès, écrit à la main, avec la signature tremblante des témoins qui ont fait baver l'encre noire :

NOTRE ENFANT CHÉRIE

L'an mil huit cent soixante-dix-sept et le trente du mois d'avril à six heures du soir, par-devant nous Joseph-Léon Chaix maire, officier de l'état civil de la commune de Chaudun, canton de Gap, département des Hautes-Alpes, sont comparus Ambroise-Auguste Chaix, âgé de trente ans, cultivateur domicilié à Chaudun, frère maternel de la personne décédée, et Jacques-Michel Chaix, âgé de soixante-sept ans, cultivateur, domicilié à Chaudun, voisin de la défunte, lesquels nous ont déclaré que Félicie Marin, âgée de dix-sept ans, cultivatrice, domiciliée et née à Chaudun, fille de Jean-Antoine Marin et de Marianne Lapeyre, cultivateurs, domiciliés à Chaudun, non mariée, est décédée à une heure du soir dans sa maison d'habitation, située au susdit lieu de Chaudun. Après nous être personnellement assuré dudit décès, nous avons dressé le présent acte.

Mes yeux glissent sur l'acte de décès suivant. Arcine-Marius Chaix, mort le 3 juin de la même année. Il avait « un mois et demi ». C'était le premier fils d'Ambroise-Auguste Chaix, le frère utérin de Félicie, et de sa femme Joséphine, né six jours avant la mort de la jeune femme. Emporté par la maladie. Le même voisin, Jacques-Michel Chaix, est venu signer les registres devant le maire. À 67 ans, c'est un sage, un vieux, et on l'appelle le premier, lorsque l'instituteur n'est pas disponible, pour constater la mort et rédiger les écritures. En bas du registre, il ne restait que deux lignes mais le papier est rare, même pour les morts, et le maire a rédigé le début de l'acte de décès suivant. 22 juin 1877 : Pierre-Hélie Chabre, âgé de 5 jours, fils de Pierre Chabre et de Rosalie Chaix, tous

les deux cultivateurs, décédé à 5 heures du matin chez ses parents. Je tourne les pages du cahier. Une hécatombe d'enfants. Une quarantaine de familles, toutes ou presque liées, par le sang, le sperme, l'amour, la haine, la chasse, les moutons, l'école, les champs, l'église et le cimetière. On s'aime, on se déteste, on se réconcilie, on se dispute, on s'épouse, on ne divorce jamais, on survit aux hivers, on fait des enfants, on en meurt, quand on est une femme, et quand on n'en meurt pas tout de suite, on les enterre, les uns après les autres. Tous les foyers sentent la mort – la mort de leurs enfants.

Dans cette liste interminable d'enfants nés puis morts dans la vallée, je note les noms, les dates, consciencieusement gravés sur le papier des archives, à défaut de l'être dans la mémoire collective. Ces familles, le destin des couples, leur absence d'intimité dans des maisons où cohabitent les générations, les parents, les oncles, les tantes, les sœurs, et où l'on fait l'amour tout habillé, sans mots, sans apprentissage, les ventres qui enflent quelques mois après, le moment où on ne peut plus le cacher, les nausées, le pas qui ralentit quand l'échéance approche, les nausées encore, les soirées qui s'allongent, le travail qui ne cesse jamais, jamais, jamais, jusqu'au dernier jour, ou presque. L'accouchement, cette violence du corps, le sang, les cris, la peur, la délivrance, et l'enfant expulsé, à la fragilité extrême, au fil qui maintient en vie ou qui cède, à la loterie des virus et des bactéries, au lait qui coule et qui s'interrompt parfois, aux premières heures, aux premiers jours, au cap du premier mois, de la première année. Le pire ennemi parmi

